

Rezensionen = Comptes rendus

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse**

Band (Jahr): **30 (1936)**

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REZENSIONEN. — COMPTES RENDUS.

Dom Cuthbert Butler, O. S. B., Das Vatikanische Konzil. Seine Geschichte von innen geschildert in Bischof Ullathornes Briefen, übersetzt und erweitert von Hugo Lang, O. S. B., München, Kösel und Pustet, 1933, 466 S. Ganzleinenband M. 12.

L'histoire la plus complète du Concile du Vatican est celle du Père jésuite Granderaath. Le P. Kirch, son confrère, en a publié chez Herder deux volumes en 1903 et le troisième en 1906. Formant un ensemble de plus de 2,000 pages, cette collection est précieuse par les nombreux documents officiels qu'elle reproduit, mais un peu discutable dans certaines de ses appréciations, qui donnent assez régulièrement tort aux représentants de la minorité, et mettent trop les non-opportunistes sur le même pied que les négateurs de l'infaillibilité.

Quelques années plus tard, en 1919, l'abbé Mourret, l'auteur de la grande Histoire de l'Eglise, faisait paraître chez Bloud un volume intitulé : *Le concile du Vatican d'après des documents inédits*. C'était moins une histoire proprement dite et complète de la grande assemblée qu'une série de précisions de détail tirées, soit de lettres conservées à Saint-Sulpice, soit surtout du journal inédit laissé par M. Icard, théologien, au concile, de l'évêque de Sens et plus tard Supérieur général des Sulpiciens. L'abbé Mourret est porté, contrairement au P. Granderaath, à excuser un peu trop les prélats de la minorité. De plus, son volume se ressent, à plusieurs pages, de cette animosité antiallemande qu'un certain nombre d'auteurs français, écrivant pendant la grande guerre, n'ont pu s'empêcher de laisser paraître dans leurs ouvrages.

Plus récemment enfin, en 1930, dom Butler publiait en anglais une histoire du concile du Vatican en deux volumes. Dom Butler, abbé bénédictin retraité (il est mort en 1934, à 68 ans) était déjà connu, pour ne parler que de ses œuvres intéressant l'histoire de l'Eglise, par son édition de l'Histoire lausienne de Pallade, par celle de la Règle de saint Benoît, par un livre, devenu classique, sur le Monachisme bénédictin et par la vie de Mgr Ullathorne, évêque de Birmingham. Dans son histoire du concile, il a utilisé, lui aussi, des documents inédits, à savoir la correspondance du même Mgr Ullathorne. Celui-ci appartenait en somme au tiers parti du concile et se trouvait dès lors en bons termes aussi bien avec la majorité qu'avec la minorité, de telle sorte que son témoignage est particulièrement précieux.

C'est cet ouvrage de dom Butler qu'un bénédictin de Munich, le P. Hugo Lang, a traduit en allemand, ajoutant, en notes placées entre crochets, afin qu'on les distingue des autres, quelques développements pour compléter les indications bibliographiques, pour expliquer certaines allusions de l'édition originale peu compréhensibles aux profanes ou aux

lecteurs étrangers à l'Angleterre et surtout pour reproduire, en confirmation des extraits de Mgr Ullathorne, des notices tirées d'un autre journal du concile : celui de l'Abbé Utto Lang, qui avait pris part à l'assemblée du Vatican en tant que président de la Congrégation bénédictine de Bavière.

Dom Butler commence par rappeler les controverses lointaines qui ont précédé les définitions de 1870 : les protestations élevées contre les revendications émises par un Grégoire VII ou un Boniface VIII, puis les prétentions des Gallicans d'une part, et, de l'autre, la défense des droits pontificaux présentée par Bellarmin. L'auteur s'étend, avec plus de détails, sur l'activité de ceux qu'il appelle les Néo-Ultramontains : Joseph de Maistre, Louis Veillot, Dom Guéranger en France et W. G. Ward en Angleterre. Il aborde ensuite l'histoire proprement dite du concile : les préparatifs, l'attitude des Gouvernements, les discussions entre catholiques, au cours des années 1867 et suivantes et surtout pendant les derniers mois de 1869. Et puis, c'est l'ouverture du concile, le 8 décembre 1869, à Saint-Pierre, après une réunion préliminaire qui avait eu lieu, six jours avant, à la chapelle Sixtine. Les premières séances sont employées avant tout à désigner les membres des diverses commissions. A partir du 28 décembre 1869, les Pères abordent les problèmes ayant trait à la doctrine, puis, parallèlement, dès le 14 janvier 1870, l'examen des questions d'ordre disciplinaire.

Pour laisser aux commissions le temps de mettre au point, à la suite des discussions des deux premiers mois, le texte des définitions à proclamer, les séances ou congrégations générales furent suspendues pendant quatre semaines, à partir du 22 février. Le concile n'avait encore donné aucun résultat ; un certain découragement commençait à se faire sentir ; mais les débats sur la foi furent repris le 18 mars et se terminèrent, à la troisième session générale, le dimanche de Quasimodo, 24 avril 1870, par la promulgation de la constitution *Dei Filius*.

Normalement, les Pères devaient passer ensuite à la discussion du schéma *De ecclesia* ; mais on rencontrait ici la délicate question des rapports entre l'Eglise et l'Etat, dont le seul énoncé avait déjà mis en émoi les diverses chancelleries ; d'autre part, le projet de catéchisme universel se heurtait à l'opposition des évêques français. Par ailleurs, le conflit, latent depuis deux ans environ entre l'Allemagne et la France, semblait s'envenimer. C'est alors que, à la demande de plusieurs prélats, sur l'ordre du Pape, une inversion fut opérée dans l'ordre du programme : renvoyant à plus tard les problèmes qui n'avaient pas encore été abordés — ils concernaient les religieux, les Orientaux, les devoirs des laïques — et suspendant les discussions en cours, on passa directement au chapitre se rapportant au Souverain Pontife : sa primauté d'abord, puis son infailibilité. Cette dernière ne figurait pas dans le texte du schéma primitif, mais une forte majorité des Pères en avait demandé l'insertion, malgré ou plutôt à cause de l'opposition des non-opportunistes ; comme le disait, en effet, un évêque à leur sujet : « *quod inopportunum dixerunt, necessarium fecerunt.* » La discussion générale, celle, en d'autres termes, de l'entrée en matière, dura exactement un mois ; puis, à partir du 6 juin, soit de la 65^me à la 82^me congrégation, on examina les articles en particulier. Le 13 juillet, un vote

préliminaire donna, sur 601 votants (il y eut 76 abstentions) 451 oui, 88 non et 62 oui avec condition. Une députation de la minorité demanda alors au Pape de mentionner, dans le texte du décret, que l'assentiment des évêques était requis pour une définition *ex cathedra*. Le Pape renvoya cette proposition au concile et, naturellement, non seulement elle fut écartée, mais au contraire exclue par cette nouvelle précision : qu'une définition du Souverain Pontife était « irréfornable par elle-même et nullement en vertu du consentement de l'Eglise ». Enfin, le 18 juillet, en 4^{me} session plénière — après que les évêques de la minorité, au nombre de 80 environ, eussent décidé, la veille, sur la proposition de Mgr Dupanloup, non pas de voter non, *praesente Pontifice*, comme cela avait d'abord été leur intention, mais de s'abstenir et de quitter Rome immédiatement — la constitution *Pastor aeternus* fut votée par les Pères, puis immédiatement confirmée et promulguée par le Pape. Le lendemain, 19 juillet, la guerre était déclarée entre la France et l'Allemagne. Le concile, dont il était prévu qu'il serait plus ou moins interrompu, pendant l'été, après la définition de l'infailibilité, fut, en date du 20 octobre, renvoyé *sine die*.

Les évêques de la minorité se soumirent sans exception : les Français tout d'abord ; parmi les Allemands, Mgr Hefele, l'historien bien connu des conciles, eut plus de peine à s'incliner : le cas d'Honorius lui avait, au cours des discussions, paru incompatible avec la définition qui s'élabo-rait. Il escomptait maintenant que la question de l'infailibilité serait reprise plus tard et — c'était le vœu de la plupart des membres de la minorité — qu'elle serait donnée comme dérivant de celle de l'Eglise. Mgr Greith, évêque de Saint-Gall, lui aussi ne donna son adhésion au décret qu'en 1871, et Mgr Strossmayer, le célèbre évêque de Bosnie, l'année suivante seulement.

D. Butler parle enfin de l'accueil fait aux décisions du concile dans les différents pays. Il réfute les objections soulevées au sujet de l'œcuménicité de l'assemblée et de la liberté des participants. Il consacre un chapitre à l'interprétation théologique du décret de l'infailibilité, après avoir déjà résumé l'explication quasi officielle qu'en avait fournie, une semaine avant la proclamation finale, Mgr Gasser, évêque de Brixen, dans un grand discours qui ne dura pas moins de quatre heures, le plus long qui ait été prononcé au concile.

Le livre de Dom Butler donne, avec un accent légèrement plus serein, le même ton que celui de Mourret. L'auteur note lui-même (p. 206-7) que l'impression qui ressort des lettres de Mgr Ullathorne est plus optimiste que celle qui se dégage du journal de M. Icard, ce dernier ayant été, plus que l'évêque anglais, mêlé aux luttes de la minorité. Avec M. Ollivier, dont il apprécie le caractère et les écrits, mais contre M. Mourret, D. Butler admet (p. 397) que certains évêques français, en particulier Mgr Darboy et Mgr Dupanloup, ont bel et bien tenté une démarche auprès du gouvernement de leur pays pour que celui-ci s'oppose à la définition de l'infailibilité. Il réproouve nettement les exagérations du D^r Ward, de Veuillot et de l'*Univers*, et l'on sent très bien qu'il n'admet pas davantage certaines initiatives de Mgr Manning. Il est, quant à lui, partisan du principe de Montalembert : l'Eglise libre dans l'Etat libre (p. 65).

En terminant, il fait au concile un certain nombre de reproches : les matières soumises à son examen étaient trop vastes ; il aurait fallu se limiter beaucoup plus, et, d'autre part, annoncer d'emblée que la question de l'infaillibilité serait étudiée : cela aurait fait tomber l'impression, dont quelques-uns ne réussirent pas à se défaire, que, de la part de la majorité, si ce n'est même de la curie romaine, des manœuvres s'opéraient en dessous. Regrettable fut aussi l'obligation imposée aux Pères de garder le silence sur toutes les délibérations, secret qui ne fut pas tenu, et qui ne pouvait l'être, étant donné qu'il concernait non seulement les 700 membres de l'assemblée, mais encore un nombre tout aussi élevé de secrétaires, notaires, greffiers, scrutateurs, sans parler des imprimeurs. Certains évêques demandèrent la suppression de cette mesure ; cela aurait empêché, déclare l'auteur, bien des malentendus et il ajoute avec malice : « Si le concile est jamais repris, qu'on n'hésite pas à en diffuser le plus largement possible les discussions ; même les plus curieux en auront vite assez » (p. 424). Il aurait fallu mettre, dans les commissions, moins de théologiens et un peu plus d'évêques ayant la charge d'un diocèse et l'expérience qui en résulte. Il est particulièrement regrettable que, dans la députation *De Fide*, contrairement au désir du Saint-Père, qui aurait voulu y voir figurer entre autres Mgr Dupanloup, la majorité ait réussi à exclure tout représentant de la minorité¹. Dom Butler regrette enfin que Pie IX, partisan de l'infaillibilité dès le début, mais qui resta étranger à la question durant les premiers mois du concile et fit preuve, plus d'une fois, de bienveillance à l'égard des membres de la minorité, ait, dans la suite, sans assister aux discussions, mais par ses propos au cours des audiences et ses interventions, trop affirmé sa volonté. Rien n'aurait cependant été changé, quant à l'issue des délibérations, s'il avait observé jusqu'à la fin une attitude plus strictement neutre.

On peut n'être pas entièrement d'accord avec l'une ou l'autre de ces critiques, trouver aussi que Dom Butler est un peu dur pour certains membres de la majorité. Il faut du moins reconnaître que son histoire du concile du Vatican est, pour l'instant, le meilleur exposé que nous en possédions, celui qui a utilisé les travaux les plus modernes et indiqué — c'est surtout le cas pour la traduction allemande — les conséquences les plus récentes du concile, ne serait-ce qu'en soulignant l'utilisation qui a été faite, dans le Code de droit canonique, des mesures disciplinaires qui avaient été discutées au cours de l'assemblée du Vatican.

Sans doute, le livre de Dom Butler, ayant été écrit en vue de lecteurs anglais, insiste plus particulièrement, on le conçoit, sur l'impression que le concile, pendant et après sa tenue, a produite en Angleterre. Le principe d'enrichir le récit par la reproduction de lettres, qu'on ne peut naturelle-

¹ Sauf Mgr Simor, Primat de Hongrie, d'abord infaillibiliste, mais qui modifia son attitude depuis son arrivée à Rome. Par contre, parmi les 26 membres de la commission nommée plus tard au sujet de l'infaillibilité, il y avait trois adversaires de la définition : le cardinal Rauscher de Vienne, le patriarche d'Antioche et l'archevêque de Turin.

ment morceler comme il le faudrait pour mettre chaque fragment à la place qui lui conviendrait le mieux, entraîne nécessairement des redites, et plus encore dans l'édition allemande, puisque, comme nous l'avons fait remarquer, aux extraits de Mgr Ullathorne viennent s'ajouter ceux de Dom Utto Lang. Par ailleurs, ces documents épistolaires, avec les détails pittoresques et vivants qu'ils contiennent, animent la narration. L'ouvrage renferme ainsi des pages particulièrement intéressantes sur l'incident Strossmayer (p. 216-17), sur la tenue des séances, la manière de procéder des sténographes, sur la fête de Pâques à Rome en 1870 (p. 231-38), sur le costume des évêques orientaux (p. 288), etc. On saisit ainsi sur le vif l'activité de la grande assemblée, tout le travail qui s'opérait en marge des congrégations générales, les efforts déployés par la minorité, efforts qui eurent du moins ce résultat heureux de faire délimiter très exactement, lors de la définition finale, la portée du décret de l'infaillibilité. Comme le disait Pie IX, il y a d'ordinaire dans tout concile d'abord la part du diable, soit l'hostilité des partisans des erreurs qu'il s'agit de condamner, puis la part des hommes, c'est-à-dire ce qui se mêle de vues humaines aux délibérations qui s'engagent ; mais il y a aussi enfin la part de Dieu, l'œuvre de l'Esprit Saint planant sur l'assemblée, éclairant et précisant peu à peu les idées. C'est à cette influence qu'on est en droit d'attribuer l'heureuse intervention du Pape, faisant aborder, sans plus tarder, le problème de l'infaillibilité, au moment où l'on risquait de se heurter (ce ne serait plus le cas aujourd'hui, depuis les idées nouvelles qu'ont introduites un peu partout le fascisme et autres mouvements analogues) à l'opposition des gouvernements, restés passifs jusqu'alors ; et c'est ainsi que le concile du Vatican — que les événements politiques allaient obliger à se dissoudre alors qu'il n'avait accompli encore qu'une fraction de sa tâche, en exaltant, grâce à la définition du 18 juillet 1870, la personne du Souverain Pontife à l'instant même où la spoliation de ses Etats allait sembler l'amoinrir — peut être compté au nombre des plus importants de l'histoire de l'Eglise.

L. Wæber.

Briefe und Akten zum Leben Oekolampads. Herausgegeben von der theologischen Fakultät der Universität Basel, *bearbeitet von Ernst Staehelin.* Bd. II : 1527-93. Quellen und Forschungen zur Reformationsgeschichte. Bd. XIX. Leipzig, M. Heinsius Nachf. 1934, XIV-897 S., brosch. 65 Mk.

Der 1. Band der vorliegenden Ausgabe erschien bereits 1927 (vgl. diese Zeitschrift 1928, XXII, p. 228 f.). Nun ist sie zum glücklichen Abschluß gekommen. Damit erfährt die schweizerische Reformationsgeschichte eine ganz namhafte Förderung. Wird einmal die Aktensammlung zur Geschichte der Basler Reformation vollendet sein, dann besitzt Basel zwei Quellenwerke, um welche es füglich beneidet werden darf. Wir dürfen uns darob doppelt freuen zu einer Zeit, da der Opfersinn für so umfang-

reiche Quellenveröffentlichungen zu erlahmen scheint. Nachdrücklich sei daher das rühmensewerte Beispiel Basels auch an dieser Stelle hervorgehoben.

Über Anlage dieser Sammlung und über das Editionsverfahren hat sich E. St. bereits im 1. Band ausgesprochen. Wir heben nur einiges hervor. Gegenüber unsern bekannten Briefsammlungen zur Reformationsgeschichte ist dieses Quellenwerk in seinem Charakter völlig bestimmt als Materialsammlung zu einer Biographie Oekolampads, die uns Ernst Staehelin hoffentlich in nicht allzu ferner Zeit schenken möge. Daher ist der Gehalt dieser Ausgabe stark ausgeweitet. Auch die privaten Lebensverhältnisse Oekolampads erfahren hier ihre Beleuchtung, in Verträgen mannigfacher Natur und in chronikalischen Aufzeichnungen. Mit vollem Recht sind etliche Berichte zur Lebensgeschichte der Gattin des Reformators und seiner Familie aufgenommen worden. Ein verhältnismäßig umfangreicher Teil, Nr. 958-1029, bezieht sich auf Quellenstücke, die der Zeit nach dem Tode Oekolampads angehören. Unter ihnen finden sich sehr bemerkenswerte Berichte über das Sterben Oekolampads (Nr. 968), sein Leben (Capitols Beschreibung Nr. 971) und endlich auch zur Beurteilung des Reformators in lutherischen Kreisen (Nr. 996).

Alle Texte sind im vollen Wortlaut abgedruckt, mit der bekannten wichtigen Ausnahme für den Zwinglibriefwechsel und die Basler Reformationsakten (wobei wir andere nur gelegentliche Regesten übergehen, s. etwa Nr. 974). Von den Basler Reformationsakten ist der noch ausstehende, jedenfalls vielversprechende 3. Band bereits verwertet und für die Zwinglibriefe gibt E. St. oft nicht bloß ausgedehnte Erläuterungen mit neuen Hinweisen (so z. B. Nr. 742), sondern nicht selten beachtenswerte Korrekturen für die Interpretation der Texte (so Nr. 635, Anm. 2). Infolge des Ausfalls des Briefwechsels Oekolampads mit Zwingli tritt natürlicherweise das Religionspolitische in seiner plastischen Darstellung stark zurück; denn Zwingli ist darin für die deutsche Schweiz führend und er beherrscht fast ausschließlich die Verbindungen mit der Ostschweiz. Daher sind denn selbst die Briefe, die Vadian und Oekolampad wechselten, nicht sehr zahlreich, so daß sie ohne große Belastung wieder abgedruckt werden durften, was sich auch im Hinblick auf die dürftigen Erläuterungen in der Vadianischen Briefsammlung empfahl. Überhaupt ist der Führer der Basler Reformation nicht sehr tief in die persönlichen Verhältnisse der deutschen Schweiz hineingewachsen. Heimat und Vergangenheit sprechen hier stark mit. Für seine Stellung innerhalb der schweizerischen Reformatoren ist es überdies bezeichnend, daß in seinem Verkehr etwa mit Berchtold Haller in Bern oder Erasmus Ritter in Schaffhausen fast ausschließlich die Erörterungen über kirchliche Lehr- und Organisationsfragen in den Vordergrund rücken, sei es daß er um Rat gefragt wird, sei es daß er mit Mahnungen und Wegleitungen fördernd eingreift, wie in der solothurnischen Geistlichkeit (Nr. 833), unter welcher in Ritusfragen Verwirrung herrscht und die Einführung der Synode besonderen Widerständen begegnet. Das religionspolitische Moment tritt wenig hervor.

Der Einfluß Oekolampads dringt, von Basel abgesehen, viel stärker im Elsaß und in Süddeutschland durch. Hier nimmt er unter den schwei-

zerischen Reformatoren eine nur ihm eigene Stellung ein. Vor allem ist natürlich auf Straßburg hinzuweisen. Mit W. Fabr. Capito verbindet ihn engste Freundschaft und es ist recht anziehend, das persönlich höchst vertraute Verhältnis der Beiden in ihren Briefen zu betrachten (s. z. B. Nr. 456 f.). Mit Martin Butzer arbeitet er bekanntlich später eng zusammen und auch Martin Frecht, später als Prädikant in Ulm tätig, weist nach Straßburg zurück. Weitreichende persönliche Verbindungen nach Süddeutschland, sein versöhnlicher Charakter, der ihn auch mit später Vielgeschmähten zusammengeführt hat, seine Gelehrsamkeit, die Stellung in der Grenzstadt Basel, das sind die Voraussetzungen für die tiefgreifende Tätigkeit Oekolampads in schwäbischen Städten, vor allem in Ulm, das ihm besonders nahe steht, Memmingen und andern Gemeinden. Sein theologischer Einfluß reicht hier viel weiter und er wirkt auch viel unmittelbarer als selbst jener Zwingli, wie uns wenigstens dünkt. Daher mag man es auch viel besser verstehen, wenn schließlich hier der zwinglische Einfluß sich wieder an den Gegensätzen in der Abendmahlslehre gebrochen hat.

Unter den kirchlichen Fragen tritt die Abendmahlsfrage wohl am stärksten hervor. Sie führte zur regsten publizistischen Auseinandersetzung, an welcher die Altgläubigen zunächst rege beteiligt sind. Aus den Schriften sind nämlich jeweils die Vorreden abgedruckt, in Rücksicht auf ihren biographischen Gehalt (ein treffliches Beispiel gibt die Vorrede aus der Antwort Oekolampads auf die Schrift W. Pirckheimers, Nr. 465). Die altgläubig Gesinnten kämpfen hier gegen Oekolampad für die Messe. Die Gegner erstehen nicht allein auf Basels Boden. Wir erwähnen W. Pirckheimer, Jak. Strauß, Joh. Cochläus, John Fisher. Von den Basler Opponenten finden wir auch hier wieder die bekannten katholischen Führer Augustinus Marius, den Münsterprediger, Ambrosius Pelargus, welchen Oekolampad anfangs milde behandelt (Nr. 551), während Joh. Fabri weniger stark hervortritt. Nach einer beachtenswerten Feststellung E. St. war es Fabri, der Aug. Marius bewog, nach Basel zu kommen (Nr. 647, Anm. 3). Die Taktik W. Pirckheimers, Oekolampad in Verbindung mit Karlstadt und Münzer zu bringen, kennzeichnet das allgemeine Bestreben der katholischen Polemik, die Gegensätze der Gegner auszunützen. Noch ehe der Durchbruch der Reformation in Basel erfolgt ist, werden die Gegensätze zwischen Luther und Zwingli in der Abendmahlslehre akuter und damit wächst sich der Kampf für Oekolampad zeitweise zu einem Zweifrontenkampf aus. E. St. vereinigt aus den verschiedenen Quellen, zumeist Briefen, die Texte zur Marburgerreise und auch zu den damals unternommenen Einigungsversuchen (690 f., 693 ff.). In diesem Zusammenhang sei der Bericht Oekolampads an B. Haller erwähnt, der einen ausgezeichneten Einblick in die Stimmung nach dem Gespräch vermittelt (Nr. 719).

Eine besondere Stellung kommt Oekolampad auch in kirchlichen Organisationsfragen zu. Die vorliegende Quellensammlung macht es deutlich, daß Oekolampad in der Kirchenbannfrage viel maßgebender gewesen ist, als man zumeist angenommen hat. Wir müssen uns mit dem Hinweis

auf die ausführliche Begründung des Kirchenbanns begnügen, die Oekolampad dem Rat übermittelt hat (Nr. 750, vgl. Nr. 778, 780). Der Basler Rat ist in seiner Auffassung von der christlichen Obrigkeit viel konsequenter, vielleicht nicht zuletzt, weil er sich am wenigsten durch eine weitausgreifende Religionspolitik belastet sah. Der Versuch nämlich, alle Burgrechtsstädte auf die Einführung des Banns zu verpflichten, ist gescheitert, ohne Zweifel an der Besorgnis, damit ernste Widerstände hervorzurufen und neue Schwierigkeiten zu schaffen. Diese Besorgnis herrschte im Zürcher Rat vor, gegenüber welchem Zwingli nicht durchdrang, sie bestand aber ebenso sehr in Bern. Man ersieht auch hieraus wieder die Schwierigkeiten, die aus der Sorge um die Festigung der kirchlichen Verhältnisse bei der weltlichen Obrigkeit hervorgingen, ein Moment, das in der Beurteilung der Religionspolitik viel stärker in Rechnung zu stellen ist, als es gewöhnlich geschieht.

Man kennt die Stellungnahme von Bonifaz Amerbach zu Kirchenbann, Abendmahls- und Predigtzwang. Die Zeugnisse hierfür sind auch hier aufgenommen. Am 9. I. 1530 schreibt er an Erasmus: « In pontifice hoc olim tyrannidem, nunc ipsi rerum potiti evangelicum interpretantur » (s. Nr. 716, vgl. auch 509). Auch der Basler Rat sah sich schließlich gezwungen, in der Anwendung des Kirchenbanns Milderungen eintreten zu lassen (s. Nr. 867). Leider ist kaum festzustellen, wie sich Oekolampad selbst zu dieser Reform gestellt hat.

In den Zusammenhang der Geschichte der Kirchenzucht gehören auch etliche Protokolle des Ehegerichtes, die hier abgedruckt sind. Sie veranschaulichen in einigem die Praxis des Ehegerichtes und sind auch kulturhistorisch teilweise interessant (s. z. B. Nr. 701, p. 389). Unverkennbar sind die Schwierigkeiten einer konsequenten Rechtsanwendung, vor allem in bezug auf die Ehescheidung. Oekolampad suchte hier unbeirrbar am Grundsätzlichen festzuhalten. Er schrieb am 22. I. 1529 an Haller: « Nam si fenestram divortii aperuimus, verendum, ne priscis Judeis plerique plures uxores sortituri sint. Illa contentiosior, haec sumptuosior, alia lusca, alia foetidi anhelitus, et quid non in crimen obiicietur? » (Nr. 632). Die Praxis ist jedoch extensiv gehandhabt worden. Außer den bei Köhler, Ehegericht p. 243 genannten Ehescheidungsgründen ist hier auch gerichtliche Verhängung der Urfehde wegen todeswürdiger Verbrechen als Ehescheidungsgrund bezeugt (s. z. B. Nr. 656).

Nur beiläufig sei erwähnt, daß in einigen Quellenstücken auch die Zehntenfrage zu eingehender Erörterung gelangt (Nr. 620, 622). Ebenso wenig können wir näher eingehen auf die Beziehungen Oekolampads zu Michel Servet, den Täufern B. Hubmeier, K. Schwenckfeld und den Waldensern.

Oekolampad starb einige Wochen nach Zwingli. E. St. stellt als Todestag den 23. November fest. Von Lutheranern wie Katholiken ist sein Tod mit dem Untergang Zwinglis bei Kappel verquickt und natürlich als Gottesgericht hingestellt worden. Über den Eindruck der Niederlage der Reformierten auf Oekolampad liegen etliche Zeugnisse vor. Obwohl an sich von versöhnlichem Charakter, hat sich Oekolampad in der Ent-

scheidung nicht von Zwingli zurückgezogen, ja er hat in dieser wichtigen Stunde den ihm nahestehenden Rat von Ulm für militärische Hilfe zu gewinnen versucht. Am bemerkenswertesten für die allgemeine Stimmung ist der Brief von Joh. Zwick aus Konstanz (Nr. 954).

Die vorliegende Ausgabe bemißt sich in ihrem Wert zunächst an der Persönlichkeit Oekolampads selbst. Ihr Wert ist ohne Zweifel bedeutender für die Geschichte der kirchlichen Institutionen und der reformierten Theologie als für die schweizerische Reformationsgeschichte im weiteren Sinn. Das will keineswegs heißen, daß sie nicht auch von der katholischen Forschung beachtet werden müßte. Wir möchten vielmehr wünschen, daß die katholische Forschung der Schweiz sich stärker mit theologischen Fragen der Reformation beschäftigte. Davon abgesehen, heben wir nachdrücklich hervor, daß E. St. mit größter Umsicht und ebenso bewundernswertem Geschick eine Unsumme von Nachweisen und Kenntnissen in seinen Erläuterungen vermittelt, so daß allein schon im Hinblick auf den Kommentar die vorliegende Veröffentlichung ihren besonderen Platz behaupten wird.

Oskar Vasella.

Jakob R. Truog. Die Pfarrer der evangelischen Gemeinden in Graubünden und seinen ehemaligen Untertanenlanden. Sonderdruck aus den Jahresberichten 1934-35 der Historisch-Antiquarischen Gesellschaft von Graubünden. 298 S. Kommissions-Verlag F. Schuler, Chur. Fr. 3.50.

Verzeichnisse von Geistlichen sind bekanntlich sehr brauchbare Hilfsmittel für die Orts- und Landesgeschichte. Es kann daher nicht überraschen, daß solche Arbeiten auf protestantischer wie katholischer Seite immer wieder unternommen werden. Eine der letzten war wohl die Veröffentlichung von Pfarrer K. Gauß: *Basilea reformata* (1930). Pfarrer Truog hat sich nun der Mühe unterzogen, das Verzeichnis der Geistlichen für die protestantische Landeskirche Graubündens zu bearbeiten. Er war dafür vorbereitet durch zwei frühere verwandte Veröffentlichungen über die Bündner Prädikanten von 1599-1901 und die Dekane und Assessoren der evangelisch-rätischen Synode 1571-1930 (Jahresberichte, I. c., 1901 und 1930). Beide Arbeiten beruhten ausschließlich auf den Matrikeln der bündnerischen Synodalprotokolle. So bedeutet das vorliegende Buch eine Ausweitung nach mehreren Richtungen. Als bedeutendste und ergiebigste neue Quelle kamen hinzu die Kirchenbücher der Gemeinden sowie sonstige gedruckte Quellen. Aufgenommen sind ferner die Untertanenlande, wo die Entwicklung der Kirchgemeinden 1620 bekanntlich jäh unterbrochen wurde (p. 261-70) und die bestehenden Gemeinden vernichtet wurden. Verzeichnet werden ferner aus den Synodalprotokollen die Feldprediger. Endlich setzt die Arbeit mit den Anfängen der Reformation ein und sie führt bis in die Gegenwart.

Gegenüber dem leider uneinheitlich gegliederten Verzeichnis der katholischen Geistlichen Graubündens, das J. J. Simonet in denselben Jahresberichten 1919-21 herausgegeben hat, besitzt dieses Buch den Vorzug,

einfach und übersichtlich angelegt zu sein. Die Gemeinden sind alphabetisch geordnet und unter den Gemeinden die Geistlichen in zeitlicher Folge genannt. Zumeist wird die Entstehung der Kirchgemeinde kurz vermerkt, zwischenhinein werden gelegentlich historische Notizen eingestreut (vgl. etwa p. 153, 172, 185, 189) und endlich außer den Hauptdaten der Geistlichen vor allem ihre schriftstellerische Tätigkeit im allgemeinen mit Sorgfalt verzeichnet, Angaben, die in ihrer Gesamtheit recht wertvoll sind.

Für jeden, der mit ähnlichen Arbeiten vertraut ist, bleibt es verständlich, daß Lücken nicht zu vermeiden sind. Wir können Truog daraus keinen Vorwurf machen, umso weniger als er bedeutenden Fleiß aufgewendet hat, der ihm den Dank aller sichern muß. Einige Bedenken können wir indessen nicht unterdrücken.

Wir müssen zunächst bedauern, daß Truog auf Quellenangaben innerhalb des Textes nahezu ganz verzichtet hat. Uns scheint, daß hier zu Unrecht am Raum gespart worden ist. Daß eingangs die Quellen genannt sind, kann selbst für den mit der bündnerischen Kirchengeschichte Vertrauten nicht ganz genügen. Das gilt besonders für die Anfänge des Protestantismus, da die Reformationsgeschichte von E. Camenisch infolge des Mangels an Quellennachweisen für die Forschung wenig brauchbar ist. Beispiele seien genannt. Truog nennt p. 13 für Avers als ersten Pfarrer Joh. Rudolf 1519 ff. Campell, *Historia Raetica* II, 67, nennt Rudolf als Prädikant, aber nicht das Jahr des Übertritts. Wenn Rudolf schon 1519 genannt ist (wohl nach Nüscher, dessen Angaben auf z. T. fehlerhaften Quellen beruhen), so nur als altgläubiger Geistlicher. Solches müßte besser auseinandergehalten und die verschiedenen Quellen genannt werden (ähnlich p. 163, wo die Zeitangabe 1523 kaum stimmen dürfte. Campell zählt Joh. Lutta überhaupt nicht unter den ersten Prädikanten auf). Spreiter darf p. 171 nicht in dieser Form aufgeführt werden. p. 272 finden sich Nachträge zu Ulrich Bolt, der auch in der schweizer. Reformationsgeschichte bekannt ist. Die Angaben über sein Leben sind jedoch u. W. in keiner der von Truog namhaft gemachten Quellen zu finden.

Wir bedauern ferner, daß Truog oft auf nähere Hinweise verzichtet hat, die historisch nicht unwichtig sind. Die Ausschlüsse aus der Synode werden, soweit wir sehen, immer genannt, aber die Motive, die doch in vielen Fällen nicht unbekannt sind, werden uns meistens vorenthalten (vgl. p. 150, Joh. Jodocus, der nach 1618 konvertierte; p. 8, Simon Planta, der um 1639 zum Katholizismus übertrat, ebda; Abraham Sephius, der 1664 folgte). Diese und andere Fälle sind bekannt aus den Matrikeln der Synode. Sie hätten verdient, hier wiedergegeben zu werden, weil sie zeigen, daß auch die Konversion von Jenatsch keineswegs so isoliert dasteht. In anderen Fällen wären Angaben wichtig gewesen für die Beurteilung sittlicher Verhältnisse.

Leider hat Truog auch verzichtet, die pietistisch gesinnten Geistlichen als solche zu nennen. Auch das muß zum Nachteil der Forschung wie des Buches gereichen (vgl. etwa p. 125, Nr. 12, Daniel Willi; p. 244, Nr. 19, Andr. Gilardon; dazu Ben. Hartmann, Daniel Willi und die Anfänge des

Pietismus in Graubünden. Aus fünf Jahrhunderten schweiz. Kirchengeschichte. Festschrift P. Wernle 1932, p. 178 ff.).

Natürlich hätte sich das Material für statistische Untersuchungen nach mancher Richtung auswerten lassen. Truog hat es sich versagt. Man wird ihm das nicht verargen können; denn es wäre wohl eine zweite, mühevollere, wenn auch lohnendere Arbeit geworden. Wir möchten umso nachdrücklicher den Dank für das Dargebotene wiederholen.

Oskar Vasella.

Johannes Spörl. Grundformen hochmittelalterlicher Geschichtsanschauung. 146 S. Max Hueber, München. 1935. RM. 4.80.

Die vorliegenden « Studien zum Weltbild der Geschichtsschreiber des 12. Jahrhunderts » sind eine Vorarbeit zu einer vom Vf. in Angriff genommenen Geschichte der Geschichtsschreibung des Mittelalters. Die Zielsetzung des Vfs. läßt die Bedeutsamkeit des geplanten Unternehmens wie auch der vorliegenden Monographie in helles Licht treten. Es handelt sich um die, bis heute fehlende, « systematische Erfassung und Darstellung der treibenden Ideen und stoffgestaltenden Prinzipien, die das einzelne Geschichtswerk, wie die gesamte Historiographie dieses Zeitalters erfüllen ». Das 19. Jahrhundert hat die mittelalterlichen Geschichtswerke fast ausschließlich als « Quellen » behandelt und auf ihren historischen Quellenwert hin untersucht. Es gilt nun aber, auch den geistesgeschichtlichen Ort der mittelalterlichen Historiographie herauszuarbeiten, sie als Ausdruck einer geistigen und politischen Haltung, eines geschichtlichen und kulturellen Bewußtseins zu verstehen. Soweit dies bisher geschehen ist, hat man sich einseitig an die spekulativen Geschichtskonstruktionen gehalten, und dabei ergab sich der Eindruck einer starken Geschlossenheit und Uniformität des mittelalterlichen Geschichtsdenkens. Sobald man aber die eigentliche Historiographie in den Kreis der Betrachtung zieht, lockert sich diese Einheitlichkeit und das Bild wird sehr viel differenzierter. Dies ist eines der Ergebnisse dieser hochbedeutsamen Arbeit. Man erkennt aus dieser kurzen Charakterisierung der hier angewandten Methode die Fruchtbarkeit der Fragestellungen, die Spörl an sein Material heranbringt. Ein wichtiges Kapitel der Geschichte des mittelalterlichen Geistes liegt im Wurfe. — Für die Weiterführung dieser Arbeit durch Spörl und andere möchten wir hier gleich noch einen Gesichtspunkt erwähnen, der, wie uns scheint, ständige Beachtung verdient: wie weit nämlich einzelne Geschichtsschreiber nicht bloß ein bestimmtes Geschichtsbewußtsein und eine bestimmte politische Situation « reflektieren », sondern vielleicht ein solches geschichtlich-politisch-kulturelles Bewußtsein in entscheidender Weise geformt haben.

Jedenfalls ist deutlich, daß nicht nur der Historiker, dem die mittelalterliche Historiographie « Quelle » ist, an den Fragestellungen und Ergebnissen dieser Arbeiten interessiert ist, sondern auch der Kulturhistoriker, der Geschichtsschreiber des mittelalterlichen Geistes und nicht zuletzt auch der Philosoph und der Theologe, der sich mit der Metaphysik und Theologie der Geschichte befaßt.

Spörl stellt an vier repräsentativen Geschichtsdenkern und Historikern des 12. Jahrhunderts die charakteristische Differenzierung des Geschichtsbildes dieser Epoche dar: Anselm von Havelberg (« Der Entwicklungsgedanke aus der Heilsgeschichte »), Otto von Freising (« Staufische Reichsmetaphysik »), Ordericus Vitalis (« Die Sendung des Nationalstaates ») und Johannes von Salisbury (« 'Humanismus' und 'Naturalismus' »). Die beigegeführten Charakterisierungen, den Kapitelüberschriften bei Spörl entnommen, geben motivisch das jeweiligen bestimmende Grundinteresse dieser Geschichtsschreiber an. Das christliche Weltbild gibt die für alle gemeinsame Folie der Geschichtsdeutung ab. Innerhalb dieses Rahmens aber gehen dann die Stellungnahmen weit auseinander. Es sei hier bloß hingewiesen auf die ganz verschiedene Einschätzung des Mönchtums als eines Faktors geschichtlichen Fortschrittes, auf die schroff antithetische Beurteilung des Reichsgedankens und des Kaisertums (Otto v. Freising — Johann v. Salisbury), auf die wachsende Bedeutung der Normannen und des nationalstaatlichen Bewußtseins oder endlich auf eine gewisse Säkularisierung des Staatsgedankens (vgl. die Theorie vom Tyrannenmord bei Joh. v. Salisbury). Auf Einzelheiten kann hier nicht näher eingegangen werden. Man sieht aber leicht, daß es sich da durchweg um Themen von « weltgeschichtlicher » — und auch heute aktueller — Bedeutung handelt. Was die « Aktualität » betrifft, so sei besonders daran erinnert, daß die Reichsmetaphysik mit christlichem Vorzeichen in den letzten Jahren eine gewisse Wiederbelebung im deutschen Kulturkreis erfahren hat; es ist nun von größtem Interesse, zu sehen, wie sich namentlich im Westen Europas im 12. Jahrhundert das geschichtlich-politische Denken mit den, den Reichsgedanken sprengenden Kräften in durchaus positivem Sinne auseinandergesetzt hat. Spörl weist mit Recht darauf hin, daß etwa der von Johann v. Salisbury gegenüber der Universalmonarchie verfochtene Standpunkt des Einzelstaates dem augustinischen Staatsbegriff näher steht als die Reichsideologie. Jedenfalls hat die Papst-Kaiser-Monarchie kein Monopol als « die » christliche oder augustinische Lösung des Staatsproblems — auch nur auf dem mittelalterlichen Boden.

Daß nicht bloß das heute neu entfachte Interesse für die Geschichtsmetaphysik, sondern auch die Arbeit des Historikers selber aus der Begegnung mit den originalen Geschichtsdenkern des Mittelalters mannigfache Anregung und Bereicherung wird empfangen können, sei zum Schluß als unsere persönliche Überzeugung und Erwartung ausgesprochen.

O. Bauhofer.

Katholisches Missions-Jahrbuch der Schweiz. II. Jahrg. 1935. 16. Jahrbuch des Akademischen Missionsbundes Freiburg i. Schw. Selbstverlag. 184 S.

Der vorliegende Band des Jahrbuchs, das sich in den Dienst der schweizerischen Missionsgeschichte stellt, schließt sich in seiner Anlage durchaus dem I. Band an, den wir bereits in dieser Zeitschrift angezeigt haben (s. Bd. XXIX, 1935, p. 75 f.). Inhaltlich bedeutet dieser Band einen

wesentlichen Fortschritt. Er erfaßt zum ersten Mal die Missionstätigkeit der weiblichen Orden und Kongregationen und versucht, ein Gesamtbild über diese ausgedehnten Missionen zu vermitteln. Das Wertvollste ist u. E. die sehr eingehende Statistik über die Unternehmen der Menzingerschwestern. Wir erhalten in 23 Tabellen, von Schw. R. Zingg in mühevoller Arbeit zusammengestellt, nicht allein ein eindrückliches und möglichst genaues Bild vom Werden der Missionen (1883 waren 5 Schwestern, 1935 aber 714 Schwestern in den Missionen tätig), sondern auch eine eingehende Untersuchung über die Heimat der Schwestern und über die verschiedenen Arbeitsgebiete: Schul- und Krankenwesen. Ein Verzeichnis der Missionsoberinnen darf besonders erwähnt werden. Als Ganzes liegt eine Arbeit vor, die dauernden Wert besitzt. Was uns über den Bestand und den Charakter der Missionen anderer Schwesternkongregationen geboten wird, bedeutet immerhin einen sehr verdienstlichen Anfang in derselben Richtung. Es liegen Berichte mit einzelnen statistischen Tabellen vor von Ingenbohl, den Ilanzer Schwestern in China, von Baldegg in Ostafrika, dem St. Anna-Verein in Britisch-Indien, Heiligkreuz-Cham in der Mandschurei und den Briger Ursulinen in Südafrika. Außerdem lernen wir hier in knapper Form die Geschichte der Mission der Benediktinerinnen zu Yankton im nordamerikanischen Staate Süd-Dakota kennen, einer Tochtergründung der Benediktinerinnen zu Maria-Rickenbach in Unterwalden (1874). Diese Bestrebungen zur Missionierung von Indianern stehen übrigens in engstem Zusammenhang mit den Klostergründungen Engelbergs.

Dem Bestreben, systematisch das Material zur Geschichte der schweizerischen Missionen zu sammeln, dienen die hier vereinigten Berichte über die Tätigkeit der Kapuziner, Benediktiner und der Gesellschaft Bethlehem im Jahre 1934. Der Vollständigkeit halber ist ein verkürzter Aufsatz zur Geschichte der Missionen der Augustiner-Chorherren von St. Maurice (F. M. Bussard) mitaufgenommen.

Vom übrigen Inhalt heben wir noch hervor die Missionsbibliographie (p. 158 ff.) und die Bücherbesprechungen (p. 168 ff.), die allerdings auf breiter Grundlage aufgebaut, wissenschaftliche und rein erzählende Literatur gemischt anführen. Auch sonst zeigt der Versuch dieses Jahrbuchs, wie schwer es hält, die Grenzen inbezug auf das für die Missionsgeschichte Wesentliche jeweils richtig zu ziehen. Doch darf betont werden, daß hier ein Organ vorliegt, das wie kein zweites in der Schweiz Aufschluß über die katholischen Missionen der Schweiz zu vermitteln vermag.

Oskar Vasella.

Walter Muschg : Die Mystik in der Schweiz. 1200-1500. 1935. Verlag Huber und Co., Frauenfeld und Leipzig.

Zu diesem Buch hat der Rezensent wirklich freudig gegriffen. Er hat die katholische Mystik immer als eine Erscheinung im religiösen Leben des Mittelalters aufgefaßt, die voller Sympathie und dankbarer Aufmerksamkeit auch des modernen Menschen durchaus würdig ist. Nicht als

ob einer mystizistischen angehauchten, vielfach so modernen Erlebnissphäre, die in einer ekelhaften Sucht nach « Geheimphänomenen » sich äußert, das Wort zu reden wäre, da solche morbide Sehnsüchte typische Zeichen eines gefährlichen Afterglaubens und in keiner Weise auch noch vom Mittelalter her zu nähren sind. Gerade deshalb darf man nicht — auch als katholischer Mensch nicht — einseitig *laudator temporis acti* sein etwa in dem Sinne, daß man aus einer gewissen frommen, aber unangebrachten Pietät das mystische Phänomen des katholischen Mittelalters mit einer intangiblen Gloriole umgeben möchte, da wir schließlich, durch gut katholische Forscher wahrheitsgemäß unterrichtet, längst wissen, daß viel Krankhaftes und Eingebildetes, Abenteuerhaftes und Fromm-pathologisches unter der Bezeichnung Mystik mitgegangen ist. Vergleichen wir bloß die Werke von Brémond (*Histoire du sentiment religieux en France* 1916/31) und etwa J. Bernharts *Philosophische Mystik des Mittelalters* (1922), sowie vereinzelt Monographien, die sich mit Mystikern auseinandersetzen. — In diesem Sinne haben wir eine auf der vollen Höhe moderner Kritik stehende Geschichte der schweizerischen Mystik erwartet, die mit feinem Verständnis die zarte Blüte des religiösen Lebens, eben die wahre Mystik, zeigt, gereinigt vom verunklarenden Rankenwerk nebensächlicher, ja direkt falscher und beschmutzender Zugaben.

Die vorliegende « erste Geschichte der mittelalterlichen Mystik auf Schweizerboden » entspricht leider nicht diesen berechtigten Erwartungen. Wir sagen leider. Es kann ja einem Schweizerkatholiken keineswegs gleichgültig sein, wie man mit echt katholischem Gedankengut einer vergangenen Zeit umgeht.

Der Privatdozent für deutsche Literaturgeschichte an der Zürcher Universität — und damit sagen wir das Rühmensewerte an diesem Buch — hat eine Riesenliteratur aus Bibliotheken, Handschriftenkammern und Archiven zusammengetragen; das irgendwie Bedeutende im mystischen Schrifttum der Schweiz, auch der *catholica*, hat der Verfasser mit großem Fleiß gesammelt, so daß das Literaturverzeichnis denkbar ergiebig geworden ist und allein schon eine achtenswerte Leistung darstellt. Nicht als ob da und dort eine kleine Nachlese ein Ding der Unmöglichkeit wäre, aber das momentan Erreichbare ist da. Dieses reiche Material ist in einer interessanten Kapitelfolge meisterlich aufgeschichtet: Ursprünge, Frühgotischer Stil, Gottesminne, die Bettelorden, Meister Eckhart, die Frauenklöster, Mystische Poesie, Basel, der Engelbergerprediger, die Klosterreform, Mystik des Buches, Mystik der Laien, und in wirklich formschöner, teilweise direkt klassisch geprägter Wortgestalt uns vorgelegt; erinnern wir nur an einige Stellen über die Religiosität des hl. Bernhard (57) oder über Bruder Klaus (385).

Aber gerade hinter dieser schönsprachlichen Formung des Stoffes kann sich der Eindruck des bloß « Gesammelten » und des mit den landläufigen protestantischen Urteilen und Vorurteilen « Etiquettierten » oft nicht ganz verstecken. Der Verfasser hat viele Quellen gesehen, aber nicht alle voll eingesehen; denken wir an zwar zitierte, aber nicht verstandene und nicht gebrauchte katholische Literatur (z. B. Garrigou-

Lagrange's Mystik und christliche Vollendung). Man muß Muschg's Buch nicht bloß zum sprachlichen Genuß im Lehnstuhl lesen, sondern am Studiertisch und bei jeder Seite das Literaturverzeichnis nachschlagen und sich die Mühe nehmen, das zitierte Buch vom Büchergestell herunterzunehmen, dann kann man ganz Frappierendes erleben. Auf Seite 48 wird der hl. Meinrad in ein ganz nebuloses Symbol verflüchtigt, ähnlich wie St. Mauritius, Ursus und Viktor und die Stadtheiligen von Zürich; ebenso die hl. Ida von Toggenburg. Die alten Heiligenfiguren wirken « *als geistesgeschichtliche*, wohl auch *kirchenpolitische Gleichnisse*, nicht als Trägerinnen eines individuellen Erlebens, das erst wir Nachgeborenen in ihnen suchen. . . . Ihre Kennzeichen und Abenteuer weisen sinnbildlich in die heidnische Vorgeschichte des Ortes zurück, dessen Bekehrung sie besiegeln und an dem sie unverrückbar wie antike Lokalgötter stehen. Nur gleichnishaftes Denken dringt hinter ihre Hieroglyphengestalt in das Dunkel hinein, das so seltsam erregend aus den Falten ihres Gewandes hervorblickt » (47). Diese Zusammenstellung des bestbezeugten hl. Meinrad mit allerdings sagenhafteren Gestalten ist doch etwas kühn. Aber der Autor « beweist »: « Als Beispiel kann die Gründungslegende von Einsiedeln dienen, das im finstern Wald bei einer heilkräftigen Quelle gebaut wurde. Noch heute sprudelt dieser Brunnen, wundertätig (sic!) und der Muttergottes geweiht, aus vielen Röhren vor der Kirche. In frühern Zeiten trug er den Namen des hl. Meinrad, der einst an dieser Stätte seine Einsiedelei aufgeschlagen hatte und von Mördern erschlagen worden sein soll (!). Das viel jüngere Gnadenbild der Gottesmutter hat den Stifter seither merkwürdig in den Hintergrund gedrängt. Seine Gestalt und sein Märtyrertod waren mit allzusprechenden Erinnerungen an das Heidentum belastet, die hier lange nicht zur Ruhe kamen. (M. verkennt hier die Einsiedlerwallfahrt, die nie dem hl. Meinrad galt, wenigstens primär). Denn um den finstern Wald, in dem Meinrad gehaust hatte, wurde von den Leuten von Schwyz ein fast dreihundertjähriger Krieg mit dem Kloster geführt. Er muß mit seiner Quelle ein altes Heiligtum gewesen sein. Meinrads gewaltsames Ende bildet die Umwälzungen ab, die sein Auftreten in dieser Landschaft hervorrief ». (48.) Das heißt man nun Geschichte machen, und zwar machen nach eigenen Küchenrezepten! Im Literaturverzeichnis stehen für *diese* schweizerische Heiligenlegende bezeichnenderweise folgende Werke zum Vergleiche: Murer (aus dem Jahr 1751), Burgener (1860), Gelpke (1862, ein Protestant) und Stückelberg (1903). Fernerhin speziell für die obgenannte « Gründungslegende von Einsiedeln » wird angeführt: O. Ringholz, Geschichte des fürstlichen Benediktinerstiftes U. L. F. von Einsiedeln I., 25 ff. Diese Zitationsweise riecht dann doch allzusehr an jene in Scheffels Ekkehard und an die dortige « historische Darstellung », und ist sehr geeignet dem von Sachkenntnis unvoreingenommenen Leser die Meinung beizubringen, die Ansicht des Autors sei aus dem mit Jahr- und Seitenzahl angegebenen « Quellenmaterial » herausgeflossen. Gerade Ringholz bewies unanfechtbar, daß St. Meinrad keineswegs eine bloß « symbolische Biographie einer Landschaft » darstellt. Verfasser zitiert übrigens selber die *vita Meginrati*, und gibt zu, daß sie aus dem 9. Jahrh.

stammt (51), während der Kampf der Schwyzer kein religiöser war, nicht etwa um einen heiligen Hain und dessen heilkräftige Götterquelle ging, sondern um die höher gelegenen Weidgänge im Ibergergebiet, somit in der ersten Phase ein wirtschaftlicher, und später, infolge des Habsburgischen Eingreifens, ein politischer Kampf war. Zudem brach dieser Krieg nachweisbar erst gegen Ende des 10. Jahrhunderts aus, also zu einer Zeit wo das Leben des hl. Meinrad längst biographisch festgelegt war. — Was man doch alles aus der Geschichte machen kann !

Der Hauptfehler des Buches liegt indes im Theologischen und Philosophischen. Wir vermissen vor allem eine klippige und klare Definition dessen, wovon Muschg die Geschichte schreiben will. Statt der Definition gibt er uns ein ganzes Kapitel « Ursprünge », in dem wir aber mehr Sprünge als Ursprünge sehen. Auch wenn man dieses Kapitel mehrfach liest, weiß man nachher im Wesentlichen nichts anderes, als daß Mystik aus einem brodelnden Kessel religiöser Urerfahrung, deren Nebelschwaden gleicherweise im griechischen Hain, im deutschen Urwald und sogar in der christlichen Kirche wirbelten, hexenhaft erstand und durch die Iroschotten, die Benediktiner, deren *vitae sanctorum* und sonstige archaische Legenden, vor allem auch dank des Neuplatonismus ins 12. Jahrhundert hinübergeleitet wurden, wo dann mit dem frühgotischen Stil die eigentliche Schilderung des Verfassers beginnt. — Damit ist aber Mystik karriert und von der wahren Religiosität losgerissen und dadurch immer unverständlicher. Mystik beruht doch vor allem auf dem *Evangelium*, hier ist der Ursprung der christlichen Mystik ihrem Wesen nach, wobei nicht geleugnet ist, daß Nebensächliches aus andern Quellen stammt. Das evangelische Leben mit Christus, in der Sprache oft aus dem alten Testamente aufbauend — Christus benützte es ja selber — ist der Nährboden des mystischen Gotterlebens und der mystischen Gottvereinigung, deren Sprache weithin von der religiösen Allegorie bestimmt ist. Mystik ist vor allem blühendes religiöses Leben, genährt vom Blute Christi ; denken wir an die Vereinigungsgleichnisse Christi selber : Weinstock und Rebe, Haupt und Glieder ; sie ist die gnadenhafte Verbindung des erlösungsbedürftigen Menschen mit dem göttlichen Erlöser, der selber von seinem Innewohnen in der reinen Menschenseele sprach. Ist dieser Zusammenhang zerrissen, so ist jede Pforte zum Verständnis des Mystischen zugeriegelt. Deshalb glaubt der Verfasser : « Im ekstatischen (exstasis — Ausschüßheraustreten) Denken ist alle Mystik enthalten ; noch ihre sublimsten Abstraktionen sind nur aus jenem nächtigen Schoß gezeugt » (22), und er macht deshalb, statt eine von allem Unechten und Unwesentlichen gereinigte Geschichte des Strebens nach wahrer Gottvereinigung zu schreiben, die ganze Sache doch zu sehr zu einer Geschichte pathologischer, erotischer, von ihm selbst verspöttelter Absonderheiten. Er ist ohne Zweifel zu sehr in rein mythologisches Liniengewirr gewisser Entwicklungen unheilvoll verstrickt, macht aus der hl. Hildegard ein « Riesenweib » der Vorzeit (108), sieht im allegorischen Verlangen nach der Milch aus den Brüsten der Gottesmutter (siehe Hohes Lied) einen Zusammenhang mit den ägyptischen Pharaonen, die *dieser lactatio* auch teilhaftig geworden

sein müssen, weil ein Relief aus Abydos den König Sethos I. darstellt, wie er von einer Göttin gesäugt wird (101), bleibt ferner zu sehr in der erdhaf-mythologischen Deutung der « Wundenmystik und Bluterotik » befangen (102), verflüchtigt aber dafür christliche Grunddogmen wie das von der Hölle, dem Teufel (51), mißverstehet ganz gründlich Wesen und Bedeutung der Scholastik und steht nicht nur damit, sondern mit seiner ganzen religionsgeschichtlichen Auffassung auf einem völlig veralteten Standpunkt, sodaß wir alles in allem wirklich das tief-religiöse Einfühlen und Eigenerleben vermissen, und den Autor öfters in zeitferner Distanz, uneinlebar, ja unverständlich dem eigenen Problem gegenüber sehen. — Noch wäre einiges zu einzelnen Persönlichkeiten zu sagen. *Tauler* ist sicher als Vorläufer Luthers zu Gunsten des Protestantismus etwas verzeichnet (104, 283, 285 etc.); es ist eben zwischen Reform und Reformation zu unterscheiden. — Heinrich von Nördlingen (292-94) ist, ohne es verdient zu haben, zu sehr bespöttelt (als ob Reliquienverehrung nicht mit echter Mystik vereinbar wäre !) und im Verhältnis zu seinen Schützlingen verdächtigt. — Auch das Eckhartproblem ist kaum in allen Teilen richtig gefaßt. Die neueste Fehde um den Meister ist zwar zitiert, aber nicht überall genügend zum Durchbruch gelangt. — Der armen Margrit Ebner (297-99) « scheinheilige Komödie » vorzuwerfen, ist eine nicht beweisbare Behauptung; die moderne Seelenschließung hat uns für hysterisch Kranke wohlwollendere Erklärungen gegeben. — Auch Bruder Klaus ist religiös nicht tiefenhaft erfaßt; sein Einfluß in politischen Dingen geht doch zuvörderst auf sein religiöses Verhalten zurück und nicht umgekehrt; und schließlich glauben wir doch, unsern schlichten Landesvater im Ranft dem Vorwurf auch « unbewußter kindlicher Eitelkeit » gegenüber in Schutz nehmen zu sollen. — Damit sei dem Buche Muschgs keineswegs jeder Wert aberkannt. Wir möchten nicht bestreiten, daß es wichtige Vorarbeit geleistet hat. Es zeigt jedoch gebieterisch die Notwendigkeit, daß die katholische Forschung sich dieses schönen, aber unendlich schwierigen Gebiets annehmen muß. Das vor allem aus grundsätzlich verschiedener Auffassung der mystischen Bewegung heraus. Wir müssen dies festhalten, auch wenn wir die geleistete Arbeit anerkennen und sie in manchen Teilen als dankenswert bezeichnen.

Einsiedeln / Freiburg.

P. Ildefons Betschart O. S. B.

Monumenta Conciliorum Generalium Seculi Decimi Quinti : Concilium Basiliense. Scriptorum tomus quartus. Basileae 1935. 315 S. 30 Fr. Verlag : Öffentliche Bibliothek, Basel.

Im Jahre 1873 hatte E. Birk und dann R. Beer im Auftrage der Wiener Akademie die Veröffentlichung der : *Gesta Synodi Basiliensis* von *Johannes de Segobia* († 1458) ins Werk gesetzt. Leider ist dies aber eine unkritische Ausgabe, ohne Kollationen und Einleitung. Es war nun eine schwierige und uneigennützigte Arbeit von Karl Stehlin († 1934), C. G. Hieronimus und G. Boner in dem vorliegenden Bande das Versäumte nachzuholen,

ohne eine eigentliche Neuausgabe machen zu müssen. Zunächst ist biographisches Material über den Verfasser dieser Konzilsgeschichte zusammengestellt. Segobia stammt aus Spanien, war Franziskaner und Theologe zu Salamanca, dann als Anhänger des Gegenpapstes Felix V. während des Konzils 1440 zum Kardinal erwählt. Seine Schilderung des Basler Konzils (1431/49) geht nur bis 1443, vielleicht aber bringt uns noch ein Fund in Spanien, wie die Herausgeber hoffen, den übrigen Teil. Das vorliegende Werk (S. 29-163) bringt nun die keineswegs belanglosen Lesevarianten, wobei von den 11 Codices diejenigen von Basel und Escorial zu Grunde liegen. Gelegentlich figurieren auch Verweise sachlichen Inhaltes wie auch gedruckte Literatur. Wesentlich zu einer kritischen Ausgabe gehört ein Register (S. 165-315), das gut ausgearbeitet ist und nun den Schlüssel zu Band II und III der Basler Konzilsgeschichte bietet. Daraus ersieht man auch die Wichtigkeit des Werkes für die schweizerische Kirchengeschichte. Ganz abgesehen von Papst Felix V. und Basel schlägt hier die Bistumsgeschichte von Konstanz und Lausanne stark hinein, aber auch kirchliche Zentren und Klöster wie Chur, Fribourg, Einsiedeln, Pfäfers, Ittingen, Moutier-Grandval usw. finden Erwähnung.

Das Werk, dem auch handschriftliche Proben beigegeben sind, wurde im Einverständnis der Wiener Akademie schon 1920 von der Historischen und Antiquarischen Gesellschaft von Basel in Angriff genommen. Es war eine entsagungsvolle Arbeit, eine unkritische Textausgabe nachträglich zu einer kritischen zu machen, verdient aber daher doppelte Anerkennung, umso mehr als dieser Supplementsband auf der Höhe der modernen Editionstechnik ist, was man von der Basler Humanistenstadt nicht anders erwarten konnte.

Iso Müller.

Schmidlin Joseph, Papstgeschichte der neuesten Zeit. Band II. *Papsttum und Päpste gegenüber den modernen Strömungen.* Pius IX. und Leo XIII. (1846-1903). Verlag Kösel u. Pustet, München, 1934. xxviii u. 610 SS.

Le deuxième volume de l'*Histoire des Papes des temps modernes* de l'abbé Schmidlin est consacré à Pie IX et à Léon XIII. L'auteur commence par indiquer ses sources ainsi que la bibliographie de son sujet. On sait que, pour la période qui s'ouvre avec Pie IX, les archives vaticanes sont encore fermées, sauf exceptions partielles consenties en faveur de quelques privilégiés : le P. Grandérath, pour son histoire du concile du Vatican, le comte Soderini, pour sa vie de Léon XIII (3 vol., 1932 et sq.), et le P. Boudou, pour le deuxième tome de son histoire des rapports entre la Russie et le Saint-Siège (1922). Les renseignements accessibles sont, malgré tout, si nombreux, étant donnée la proximité d'événements dont les plus anciens remontent à moins d'un siècle, qu'il y a nécessairement entre eux des divergences de détail : l'auteur a pris comme règle d'accepter dans son texte la version qui lui paraît la meilleure, et d'indiquer les autres en note. Quant à la bibliographie du sujet, elle est non seulement abon-

damment citée (avec, p. xvi et xvii, une appréciation peu aimable à l'adresse des historiens de nationalité italienne et française), mais de plus consciencieusement utilisée tout le long du volume.

M. Schmidlin porte d'abord une appréciation d'ensemble sur les deux pontificats qu'il se propose d'étudier. Nous avouons que cette introduction nous a semblé un peu simpliste. Huit chapitres sont consacrés à Pie IX. L'auteur commence par raconter la vie du futur Pontife, puis, en détail, le conclave de 1846, où, le deuxième jour déjà, le cardinal Mastai, qui fonctionnait comme scrutateur, et qui, blanc d'émotion, chargea son collègue de continuer le dépouillement, fut élu par 36 voix sur 52 votants. Celui qui, après lui, avait obtenu le plus de suffrages était le cardinal Lambruschini, le secrétaire d'Etat plutôt réactionnaire de Grégoire XVI.

Peu de Papes ont été aussi fêtés à leur avènement. On attendait de Pie IX, après les mesures étroites de son prédécesseur, des réformes correspondant aux principes généreux qui étaient les siens et aux idées libérales qu'on lui prêtait. On s'imaginait en particulier, grâce peut-être à certaines formules tombées de ses lèvres, qu'il était favorable au projet, caressé par Rosmini et surtout par Gioberti, d'une république italienne avec Rome comme siège et le Pape comme président. Il gracia du moins, malgré l'avis contraire du Sacré Collège, tous les condamnés politiques des régimes précédents et décréta une série d'innovations, au grand déplaisir en particulier de Metternich, qui crut devoir prédire que le Pape qui débutait ainsi serait un jour expulsé de sa capitale.

La prédiction se réalisa déjà deux ans plus tard. L'Autriche avait occupé Ferrare, par protestation contre les mesures jugées trop libérales de Pie IX. Le parti républicain de Mazzini essaya alors de l'entraîner dans une guerre contre l'envahisseur ; mais le Pape refusa, et dès lors, au concert de louanges des premiers temps succéda celui des doléances et des accusations les plus violentes. Pellegrino Rossi, l'homme aux idées progressistes et fermes auquel Pie IX avait confié la tâche effective de premier ministre, fut assassiné (15 novembre 1848). Sommé de former un ministère démocratique, le Pape refusa, puis céda devant l'émeute et s'enfuit secrètement à Gaète (le 24 novembre 1848 ; la date n'est pas donnée par M. Schmidlin), tandis que Mazzini proclamait la république à Rome (9 fév. 1849) et y multipliait les actes d'un laïcisme allant parfois jusqu'au sacrilège.

Le Pape appela alors à son secours les princes catholiques. Les Autrichiens occupèrent les Légations et les Français, sous les ordres du général Oudinot, après avoir été d'abord refoulés, reprirent Rome aux bandes de Garibaldi (3 juillet 1849). Pie IX put maintenant rentrer (12 avril 1850), mais déçu et défiant, il prit désormais des mesures contraires à ses premières initiatives. C'est alors qu'il choisit comme secrétaire d'Etat le cardinal Antonelli. M. Schmidlin en parle assez peu. Il n'était que diacre et sa vie privée n'était pas édifiante. Le Pape n'éprouvait pas d'ailleurs pour lui de véritable sympathie, mais, étranger lui-même à toute diplomatie, impressionnable, foncièrement droit, d'une bonté parfois excessive, hésitant et changeant de caractère et, par ailleurs, assez impulsif, il crut

devoir utiliser l'habileté de son nouveau secrétaire, quitte à en être lui-même un peu effacé.

Antonelli penchait pour l'Autriche. Cavour, désireux avant tout de créer l'unité italienne, s'entendit avec Napoléon III. Les troupes piémontaises et françaises remportèrent sur les Autrichiens les victoires de Magenta et de Solferino (1859). Les Romagnes, délivrées, se révoltèrent contre le Pape pour se donner à Victor-Emmanuel, et les volontaires pontificaux, que commandait le général Lamoricière, furent battus à Castelfidardo par les troupes piémontaises. Les Marches et l'Ombrie furent alors, à leur tour, sur leur propre demande, annexées au nouveau royaume d'Italie (1860), dont Victor-Emmanuel fut proclamé roi (1861). Les négociations que tenta Cavour, utilisant à cet effet entre autres le fameux ex-jésuite Passaglia, se heurtèrent à l'opposition absolue de Pie IX et d'Antonelli. La mort du ministre italien ne résolut naturellement pas la question. Les chancelleries européennes se rendaient bien compte qu'il ne fallait pas songer à arrêter la tendance à l'unité italienne et elles faisaient comprendre au Pape qu'elles ne pourraient pas indéfiniment le soutenir et lui prêter main-forte. Napoléon III, qui déclarait ne pas vouloir reconnaître le nouveau royaume d'Italie tant que la question romaine ne serait pas résolue, conclut, en 1864, avec les délégués de Victor-Emmanuel, mais à l'insu de Pie IX, une convention aux termes de laquelle le Pape conserverait ce qui lui restait actuellement de ses Etats, soit un tiers environ de leur ancienne étendue. La France en retirerait les troupes qu'elle y entretenait depuis 1849, et que remplacerait une armée papale de volontaires.

La défaite de l'Autriche à Sadowa (1866) eut comme conséquence la cession de la Vénétie à l'Italie. C'était une menace de plus pour les Etats du Pape. De fait, en 1867, les troupes de Garibaldi cherchèrent à les envahir de nouveau. Le gouvernement italien laissait plus ou moins faire, mais Napoléon III finit par amener à Cività Vecchia des soldats français, qui infligèrent une défaite aux Garibaldiens et qui restèrent à Rome jusqu'à la guerre franco-allemande, soit jusqu'en août 1870. Quelques semaines après leur départ, les Etats de l'Eglise étaient envahis par 60,000 hommes (11 septembre). Le 20 du même mois, après la brèche pratiquée à la Porta Pia par l'artillerie du général Cadorna, le Pape, qui ne disposait que de 10,000 soldats, fit hisser le drapeau blanc : Rome se rendait ; le pouvoir temporel était désormais supprimé.

M. Schmidlin a intercalé, au milieu du récit de ces événements, un chapitre sur la manière dont Pie IX concevait l'administration de ses Etats et sur son activité dans le domaine des arts et de l'archéologie, après quoi il poursuit la vie de celui qui était devenu désormais le « captif volontaire du Vatican ». Il expose ensuite longuement les rapports du Pape avec les différentes nations. Le 6^{me} chapitre est consacré aux Missions, le 7^{me} au concile du Vatican et le 8^{me} et dernier au Jubilé de 1875, et aux fêtes extraordinaires célébrées sous le pontificat de Pie IX : le 18^{me} centenaire de saints Pierre et Paul en 1867, les noces d'or sacerdotales du Pape en 1869, ses 25 ans de pontificat en 1871, ses 50 ans d'épiscopat en 1877.

Pie IX créa 122 cardinaux, et, contrairement à Grégoire XVI, en

choisit un assez grand nombre à l'étranger. L'auteur parle ensuite des nombreuses canonisations (52 en tout) et béatifications qui eurent lieu sous Pie IX, des réformes qu'il opéra dans certains ordres religieux, et enfin de ses décisions d'ordre dogmatique : la définition de l'Immaculée Conception, le Syllabus, la condamnation de Günther, des fidéistes et des ontologistes.

6 chapitres sont consacrés au pontificat de Léon XIII. Dans les postes difficiles de nonce en Belgique et d'évêque de Pérouse que lui avait confiés Grégoire XVI, il s'était montré habile, disposé aux arrangements et assez bienveillant pour les libéraux, de telle sorte que Pie IX et Antonelli ne l'appréciaient pas énormément. Cela n'empêcha pas le Pape, peu après la mort de ce dernier, de nommer le cardinal Pecci camerlingue, de telle sorte que ce fut lui qui dut organiser le conclave de 1878, le plus nombreux dont on ait gardé le souvenir — les cardinaux s'y trouvaient au nombre de 60 — et aussi l'un des plus courts, puisque au troisième scrutin déjà, Joachim Pecci, bien qu'il eût objecté son âge avancé (il avait 68 ans), était élu par 44 suffrages.

Léon XIII était, à bien des points de vue, l'opposé de Pie IX : un intellectuel, que le peuple appelait le pape des savants, esprit ouvert à tous les progrès des sciences, tempérament qui n'avait rien de sentimental, une nature de chef, exigeant pour son entourage, mais tout d'abord pour lui-même ; il lui arrivait, par exemple, de passer toute une nuit à sa table de travail, occupé à la rédaction de ses immortelles encycliques.

C'était, d'autre part, un diplomate, le « pape de la paix », comme aime à l'appeler M. Schmidlin. De ses visées pacifiques, seule l'Italie fut exclue : il adopta à son égard, de plus en plus, les vues de son prédécesseur, jusqu'à y mettre un certain entêtement, estime notre auteur, et jusqu'à sacrifier ou du moins subordonner à cette question des intérêts ecclésiastiques d'ordre plus général (p. 409). Aussi les relations entre la cour pontificale et la maison de Savoie furent-elles de plus en plus tendues. A trois reprises : en 1881, après les menaces qui furent proférées lors du transfert des cendres de Pie IX à Saint-Laurent-hors-les-murs, puis, huit ans plus tard, après les odieuses manifestations qui suivirent, à Rome, les élections de juin 1888 et celles qui accompagnèrent, l'année suivante, l'inauguration de la statue de Giordano Bruno, et enfin de nouveau en 1891, Léon XIII songea à quitter Rome et à se réfugier en Autriche ; mais, chaque fois, François-Joseph s'employa avec succès à l'en dissuader. Un rapprochement s'ébaucha en 1887 ; toutefois une maladresse de celui qui en était l'âme, Dom Tosti, Abbé du Mont-Cassin, fit échouer le tout. Le Pape renforça le *non expedit* et désavoua ceux qui, comme Mgr Bonomelli, évêque de Crémone, lancèrent encore des formules de conciliation.

Vis-à-vis de la France par contre, on le sait, Léon XIII, qui redoutait la rupture du concordat, fit preuve d'une bienveillance et d'une mansuétude étonnante¹. En Allemagne, lors de son avènement, le conflit avec

¹ Il n'aurait pas fallu, p. 435, au sujet de la question biblique, placer Mgr d'Hulst aux côtés du P. Brucker et de M. Vigouroux, pour les opposer à Mgr Meignan et à Mgr Mignot. De même on s'offusquera de voir, p. 271, au

Rome était arrivé à son point culminant : Bismarck, bien qu'apparemment vainqueur, était moralement vaincu. Des deux côtés, on désirait la paix. Les premières démarches en vue d'un rapprochement échouèrent, et le chancelier en fut très mécontent. Elles aboutirent enfin, en 1887, après que le Pape eut été choisi comme arbitre dans l'affaire des Carolines, succès diplomatique qui fut suivi d'une première visite de Guillaume II au Vatican.

Passant ensuite à un sujet dans lequel il s'est surtout spécialisé, M. Schmidlin décrit l'activité de Léon XIII au point de vue missionnaire et n'hésite pas à déclarer que celui-ci a plus fait, dans ce domaine, que son prédécesseur et que son successeur immédiat.

Au cours de son long pontificat, Léon XIII a créé 135 cardinaux. Il a canonisé plusieurs saints, surtout, note l'auteur, ceux dont l'exemple avait pour notre époque une portée plus immédiatement pratique. Il opéra quelques réformes d'ordre liturgique, prit des décisions importantes au sujet de certains ordres religieux, les Franciscains en particulier. Il trancha dans le sens de la négative la question de la validité des ordinations anglicanes et condamna l'américanisme. Il organisa le jubilé de 1899, étendu l'année suivante à tout l'univers, et eut le bonheur de pouvoir célébrer une série d'anniversaires de nature personnelle : ses 50 ans de sacerdoce en 1887, ses 50 ans d'épiscopat en 1893, la 25^{me} année de son règne en 1902, tout autant d'occasions qui valurent à l'illustre vieillard des félicitations unanimes. Elles n'eurent d'égal que les manifestations de deuil que suscita, même à la cour d'Italie, la mort du vénérable pontife, enlevé, le 20 juillet 1903, à l'âge de 94 ans.

M. Schmidlin a voulu, pour plus de clarté, grouper des faits de nature analogue : l'ordre choisi présente, à côté d'avantages, quelques inconvénients. Ainsi il eût été préférable de parler du Syllabus avant le concile du Vatican, et de celui-ci avant le Kulturkampf. De même, ce n'est qu'aux pages 283-86, soit après l'issue du concile, qu'il est question des dispositions qui se faisaient jour, dans les différents pays, avant son ouverture.

Dans cette Histoire des Papes qui, comme celle de Pastor, prend les proportions d'une véritable Histoire de l'Eglise, on doit regretter que la vie intérieure et profonde du catholicisme ne ressorte pas davantage au milieu d'énumérations de détails, précieuses sans doute, mais qui ne concernent malgré tout que des manifestations plus ou moins extérieures. De l'activité et du rôle d'un Secrétaire d'Etat de l'importance du cardinal Rampolla, il n'est presque rien dit, alors que, cependant, dans une Histoire de la Papauté, une appréciation à ce sujet serait plus à sa place que l'énoncé d'incidents secondaires arrivés dans quelque lointain pays de la Chrétienté. On souhaiterait également que se dégagât plus vivante la physionomie des deux pontifes étudiés dans ce volume. Il faut recon-

sujet des débats sur l'infaillibilité, l'épiscopat germanique et spécialement allemand taxé de beaucoup plus digne que celui de France (*die viel würdevollere Mehrheit der germanischen, vor allem der deutschen... Bischöfe*). Notons encore que c'est par erreur qu'on a imprimé, p. 123, Saint-Brienne : on voulait dire, sans doute, Saint-Brieuc.

naître par exemple que, dans le livre de M. Mollat : *La Question Romaine de Pie VI à Pie XI*, le caractère changeant et indécis de Pie IX, surtout à partir du jour ou apparurent pour lui les premières difficultés, ressort mieux que dans le volume de M. Schmidlin. Il est vrai que le travail du professeur de Strasbourg est plus détaillé, puisqu'il se borne à l'étude d'un seul problème ; mais inversement, il nous semble que, des quelques pages consacrées à Léon XIII dans l'*Histoire des Papes en un volume* de MM. Seppelt et Löffler, le portrait du grand pape se dégage plus vivant que chez notre auteur et qu'on y voit mieux se dessiner l'évolution des conceptions fondamentales du futur pontife.

M. Baumgarten, dans un compte rendu un peu hargneux, qu'il consacre dans la *Theologische Revue* (1935, 129 sq.) au livre de M. Schmidlin, y a relevé (col. 137-39) pas mal d'erreurs de détail. On pourrait en signaler quelques autres encore : ainsi, en ce qui concerne la Suisse, Mgr Mermillod fut, en 1873, chassé non pas de Fribourg, mais de Genève, où il remplissait, avec le titre d'évêque d'Hébron, les fonctions d'auxiliaire de Mgr Marilley (p. 291). De même, en 1888, M. Decurtins n'était pas encore à Fribourg (p. 372). Il y a, aux pages 274-75, pas mal d'inexactitudes de chiffres et de dates au sujet des derniers mois du concile. Elles proviennent peut-être de ce que l'auteur s'est fié à la table qui figure à la fin de l'*Histoire du Concile du Vatican* de Dom Butler, dont il a été question ci-dessus, table qui renferme les mêmes erreurs, mais qu'un recours au corps du volume permet de rectifier.

Ce ne sont là que des peccadilles, qu'une nouvelle édition fera disparaître, et qui s'expliquent aisément quand on songe à la célérité avec laquelle l'auteur a fait suivre son premier volume de ce deuxième, et de l'énorme quantité de renseignements de détail qu'il y accumule. Il reconnaît qu'il a eu recours, pour l'aider, à l'institut pontifical d'histoire. Il vient, grâce à la même collaboration, de publier le troisième et dernier volume de son ouvrage, consacré à Pie X et à Benoît XV. Nous en parlerons dans un des prochains numéros de la *Revue*.

L. Wæber.

